

# PRIX LITTÉRAIRE GASTON WELTER 2014

CONCOURS DE NOUVELLES À THÈME LIBRE





## Sommaire

Le mot de la Présidente	04
Le mot du Maire	05
Palmarès 2014	06
Prix Gaston Welter : « Fleurs en scène »	08
1 <sup>er</sup> Prix d'honneur : « Épiphanies en juin »	12
2 <sup>ème</sup> Prix d'honneur : « Revenir »	16
Règlement Général	21

### Le comité de lecture :

**Sylvie JUNG**, Présidente du comité de lecture

**Michèle WELTER**, Présidente honoraire

**Anne CROCITTI**, Adjointe au Maire chargée de la culture

**Jean BAILLEUX**

**Geneviève BERTIN** (doyenne du jury, décédée le 8 novembre 2014 à l'âge de 86 ans)

**Luc BIBAUT**

**Jérôme CARRY**

**Jean-François COUROUVE**

**Françoise DOUCHAMPS**

**Perrine DOYEN**

**Pierre DRATWICKI**

**Emilie DUBOIS-MULLAERT**

**Stéphanie FABRY**

**Hélène GAUTIER**

**Delphine GEORGE**

**Marie-France KREBS**

**Christelle MONNOT**

**Sarah PIERRE**

**Didier RIZZO**

Présidents honoraires :

**Roger TERRE**

**Michèle WELTER**

## Le mot de la Présidente

Souvent, le samedi soir, je me rends brusquement compte que mon garde-manger est ignominieusement vide et que je serai contrainte de jeûner le lendemain, si je n'accomplis pas rapidement mes dévotions hebdomadaires dans un temple de l'alimentation.

Mais, à peine partie, voilà que je lambine en rêvassant au volant et que je finis même par m'arrêter sur un parking. Là, je reste enfermée dans mon habitacle enfumé, seule avec la Voix.

Tant pis pour les courses, je reste accrochée aux mots de Guillaume Gallienne. Il me faut aller jusqu'au bout. Je ne peux m'empêcher d'entendre sonner les lectures de ma jeunesse.

Je frémis à la passion de Colette, je jouis des joutes héroïques de Dumas, je vibre à l'humanité de Hugo.

Ces œuvres qui appartiennent à mon éducation de lectrice, je les avais oubliées depuis longtemps. Si j'étais actuellement dans une bibliothèque ou une librairie, je ne les rechercherais même pas.

Et pourtant, là sur ce parking, je m'isole et je m'exclus du reste du monde qui court à sa subsistance. Tant pis, je me contenterai d'une quelconque boîte de conserve, au lieu de produits frais. Mais je veux savourer ces textes jusqu'au dernier mot.

Cet appétit de lire, je le retrouve aussi exigeant et fort, chaque année quand s'ouvre le concours de la nouvelle «Gaston-Welter». Je le partage avec les membres du jury, mes commensaux.

Cette année 2014, 154 auteurs dont 80 femmes et 74 hommes ont concocté 238 nouvelles aux saveurs originales. Nous en avons apprécié le style, le fond et la singularité.

A différentes reprises, autour d'une table, nous avons échangé et exprimé nos inclinations et nos dégoûts. Fallait-il retenir cette nouvelle pour le sel de sa chute, la crudité de son style, la chaleur revigorante de son humaine science ?

Aujourd'hui, pour cette brochure, je reprends les trois nouvelles que nous avons retenues pour le palmarès.

Et je les relis, une fois de plus, encore, avec la même faim.

Sylvie JUNG

## Le mot du Maire

Le Conseil municipal et moi-même souhaitons donner à notre action politique du sens et de la cohérence. Ceci est d'autant plus vrai dans le domaine culturel, où nous travaillons en concertation avec les partenaires associatifs et institutionnels en menant une réflexion permanente, plutôt que d'agir en réaction ou avec opportunisme.

François Cavanna, initiateur de Hara-Kiri et Charlie Hebdo disait : «Réfléchir c'est déjà militer». Cette formule nous va bien ; nous veillons quotidiennement à apporter aux enfants et aux jeunes personnes, à travers l'éducation artistique et culturelle, la possibilité d'accéder au savoir et à la connaissance. Les enseignants et l'école jouent aussi pleinement leur rôle.

Ainsi, le citoyen de demain sera un citoyen averti et éclairé, à même de réfléchir, d'être force de proposition. En janvier dernier, on a touché à la liberté «de plume et d'esprit». Pour nous, le Prix de la Nouvelle est, à sa manière, le symbole du stylo ou du crayon pointés comme armes contre l'obscurantisme.

Oui, la Ville est l'espace de vie au quotidien, de démocratie au plus près des gens, un espace social à la taille des Hommes.

Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans l'ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE  
Maire de Talange,  
Sénateur de Moselle

## Palmarès 2014

### **Prix Gaston Welter :**

« Fleurs en scène »

Laurence Marconi (Bussy-Saint-Georges - 77)

### **1<sup>er</sup> Prix d'honneur :**

« Épiphanies en juin »

Michel Cernay (Nice - 06)

### **2<sup>ème</sup> Prix d'honneur :**

«Revenir»

Christine Borie (Brive-la-Gaillarde - 19)

### **9 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :**

« Revenir »

Christine Borie (Brive-la-Gaillarde - 19)

« Épiphanies en juin »

Michel Cernay (Nice - 06)

« Le chagrin d'Elsa »

Martine Ferachou (Saint-Junien - 87)

« Une place dans le monde »

Michèle Gerber (Malakoff - 92)

« La bleue »

Joël Hamm (Simandre - 71)

« Fleurs en scène »

Laurence Marconi (Bussy-Saint-Georges - 77)

« Un mois de retard »

Jean-Marie Palach (Saint Maur - 94)

« Confession d'un traître »

Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

« Plan B »

Béatrice Willaume-Couturier (Gérardmer - 88)

### **24 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :**

« La descente »

Anne-Marie Arborio (Marseille - 13)

« Le mandat »

Arno et Jad (Saint Denis La Réunion - 97)

« Un seizième, ce n'est rien ! »

Pierre Aubry (Paris - 75)

« Une rencontre inoubliable »  
Marjorie Berti (Briey - 54)

« Le marché des rêves »  
Frédérique Biasseti (Saint-Cannat - 13)

« Revenir »  
Christine Borie (Brive-la-Gaillarde - 19)

« Épiphanies en juin »  
Michel Cernay (Nice - 06)

« Un sourire parfait »  
Sophie David (Thorigny sur Marne - 77)

« Le chagrin d'Elsa »  
Martine Ferachou (Saint-Junien - 87)

« Une place dans le monde »  
Michèle Gerber (Malakoff - 92)

« Des bigoudis dans le steak haché »  
Eric Gohier (Frontignan - 34)

« Le bleu de mai »  
Barbara Graziani (Marseille - 13)

« La bleue »  
Joël Hamm (Simandre - 71)

« En douceur »  
Laura Kuster (Certilleux - 88)

« La course du 1er mai »  
Didier Large (Ornacieux - 38)

« A la recherche du doudou perdu »  
« Fleurs en scène »  
Laurence Marconi (Bussy-Saint-Georges - 77)

« Voix intérieures »  
Elisabeth Martinez-Brucher (Sisteron - 04)

« Le chauffeur et les valises »  
Frédéric Nivaggioli (Marseille- 13)

« Un mois de retard »  
Jean-Marie Palach (Saint Maur - 94)

« Confession d'un traître »  
Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

« Six faces »  
Catherine Quilliet (Grenoble - 38)

« Commencer la chasse »  
Corinne Valton (Colombier - 03)

« Plan B »  
Béatrice Willaume-Couturier (Gérardmer - 88)

## Prix Gaston Welter : Fleurs en scène

Solène balaie d'un revers de la main les feuilles, tiges, pétales, chutes de bolduc, ruban, raphia, papier de soie qui encombrent la table, et dégage ainsi un coin sur lequel elle pose son bol. Elle s'assied sur l'une des chaises en bois qui meublent l'atelier, pose les pieds sur le barreau d'une autre. Les genoux ainsi relevés, elle écarte un peu les jambes et, dans le creux qui se forme au milieu de son grand tablier de coton, dépose une poignée de gâteaux secs. Elle soupire et se met à tourner sa petite cuillère dans le café au lait, bien plus de temps qu'il n'en faut pour faire fondre un morceau de sucre. Ce geste machinal lui permet de goûter plus longtemps la pause qu'elle s'octroie après plusieurs heures de travail sans répit. Elle appuie son dos endolori contre le coussin fané qui sert de rembourrage à la chaise et jette un regard satisfait autour d'elle.

Nuit d'ivresse  
Bouquet de 24 roses rouges  
32 euros

Elle n'a pas ménagé sa peine, depuis cinq heures ce matin, et le résultat est là, visible, tangible. Solène n'a eu que le temps d'avaler un sandwich, debout dans l'arrière-boutique, tout en faisant l'inventaire des bouquets qu'il lui restait à composer. Alors cette pause-café au lait, elle l'a bien méritée. Elle lâche la cuillère qui glisse le long de la paroi du bol avant de s'immobiliser contre son pouce et trempe ses lèvres avec précaution dans le café chaud. Elle ferme les yeux un instant, le temps de savourer cette première gorgée.

Arc-en-ciel  
Coupe de fleurs piquées : alstroemeria, tulipes, asters, eucalyptus  
29 euros

Elle croque un sablé sans cesser de regarder alentour. Elle s'amuse du contraste entre le fouillis qui règne dans l'atelier où elle a confectionné bouquets, coupes, corbeilles en tous genres, et la propreté de la boutique où sont sagement alignés, dans des vases, des compositions et des gerbes à dominante rouge. Elle se balance sur sa chaise qui grince et couvre le ronronnement lointain du transistor allumé sur une étagère, au milieu du fatras de vases et d'outils.

Lune rousse  
Bouquet rond : pivoines, amaryllis, hypericum, roses  
27 euros

Aujourd'hui est un jour de fête. L'une de ces dates qui ponctuent l'année et permettent aux fleuristes de grossir leurs ventes. C'est la Saint-Valentin. Alors Solène n'a pas vraiment vu la lumière du jour. Lorsqu'elle est arrivée, au petit matin, il faisait encore nuit. Le givre qui poudrait le trottoir et crissait sous ses pas luisait dans le clair de lune. Au cours de la journée, elle a bien entrevu quelques lambeaux de soleil pâle qui s'invitaient dans la boutique, à travers la vitrine, mais elle n'y a guère prêté attention.

Etreinte sauvage  
Brassée de fleurs champêtres : aubépines, clématites, renoncules  
25 euros



C'est seulement maintenant, au moment de sa pause, qu'elle réalise que la journée a dû être assez belle. Elle s'empare du dernier biscuit coincé entre ses cuisses, le grignote, se lève et s'avance vers la porte vitrée, son bol à la main. La nuit va bientôt tomber et les automobilistes ont déjà allumé les phares de leur véhicule. Elle aperçoit, à demi-cachée derrière la barre d'immeubles qui lui fait face, la boule incandescente du soleil qui est en train de s'éteindre, comme un feu qu'on a cessé d'alimenter et dont le rougeolement des braises s'estompe peu à peu. Un soleil aux couleurs de la Saint-Valentin.

Sarments et serments  
Bouquet long : orchidées, anthuriums, tige de bambou torsadée  
38 euros

Elle retourne vers le comptoir, vérifie la liste des livraisons à effectuer, compte les bouquets, s'assure d'un coup d'œil circulaire qu'aucune fleur n'est hors de l'eau, range les crayons, ciseaux, rouleaux de papier transparent, de scotch, de papier de soie. Louis ne va pas tarder à arriver pour commencer la tournée. Elle a fait le plein d'essence de la fourgonnette, hier, en prévision des kilomètres qu'il aurait à effectuer en ce 14 février. Il va avoir le beau rôle, ce soir. Une fois par an, cet homme discret et besogneux est le messager de l'amour. Mais a-t-il seulement conscience de la grandeur de sa mission ? Sera-t-il sensible aux regards brillants, aux pommettes rougissantes, au souffle en suspens, aux sourires, aux expressions de joie ou de surprise de celles à qui il remettra un bouquet rouge ? Solène en doute. Louis livre les fleurs comme il livrerait un sommier, l'annuaire téléphonique ou une machine à laver. Il s'assure toujours de l'identité de la personne qui lui ouvre la porte, se débarrasse rapidement du bouquet et tourne les talons en lançant un laconique « bonne journée » ou « bonne soirée ». Il ne fait attention ni aux femmes que l'amour rend rêveuses ni aux mamans émues le jour de la fête des mères. Ce soir, une fois la tournée achevée, il retournera chez lui, auprès de son épouse à qui il n'aura même pas eu l'idée d'offrir un bouquet !

Aurore boréale  
Brassée de pois de senteurs, anémones  
25 euros

La fleuriste ne voit jamais le regard incrédule et émerveillé des femmes qui découvrent ses bouquets. Quant à Louis, il rencontre rarement les clients mal à l'aise et indécis. A chacun son rôle. Le jour de la Saint-Valentin, cela lui plaît bien, à Solène, de conseiller les hommes qui franchissent le seuil de la boutique.

Rouge baiser  
Coussin de roses en forme de cœur  
51 euros

Mais ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est retranscrire des textes courts, sous la dictée d'hommes souvent pressés qui, au téléphone, lui confient des mots doux, souvent maladroits. Des paroles qu'elle dépose sur le papier, bout à bout, et qui forment des guirlandes sucrées dont elle est vite rassasiée. « Ma douce », « Ma tendre », « Mon papillon », « Ma perle rare »...

A ces femmes ainsi rebaptisées, certains expriment, une seule fois dans l'année, leur amour, leur tendresse, leur attachement, leur fidélité. Par convention bien plus souvent que par passion. Alors, Solène essaie de sauver ces messages du ridicule, en changeant un mot, un vers, en remodelant une phrase, en taillant dans la guimauve d'un poème.

Ainsi,

« Depuis un an, tu es mon cœur,  
Mon bonheur, mon âme sœur »

devient

« Pour égrener en fleurs  
Une année de bonheur »,

Les poèmes sont pour elle des gerbes de mots. On écrit comme on compose un bouquet et c'est en mariant couleurs, parfums, textures que l'on fait naître des vers harmonieux.

A ces vers,

« Ces quelques fleurs en brins  
Pour te dire que je t'aime bien,  
Que je pense à toi du soir au matin.  
A notre amour, sans fin »

elle préfère

« Brin de charme, brin d'humour,  
Brin de plume, brin de cour,  
Brin à brin, jour après jour,  
Je viens cueillir ton amour »

Elle note sagement ce qu'on lui énonce puis elle rature, coupe, façonne, aère, jusqu'à ce que ces mots d'amour aient fière allure. Ce n'est pas son rôle, elle le sait. Elle devrait se contenter d'exprimer sa créativité dans la composition des bouquets et d'épingler les déclarations fades, tièdes ou enflammées à l'emballage de fête qui enveloppe les fleurs. Mais elle ne peut s'empêcher d'apporter sa touche personnelle pour améliorer les messages trop mièvrès. Les femmes apprécieront sans doute davantage la tournure de ses vers et, même si leur délicatesse les étonne, elles se garderont d'exprimer leur surprise, auprès de leur compagnon. Il y a bien des chances pour que son intervention ne soit pas découverte ...

Feu de brousse  
Gerbe d'orchidées, lysianthus et tulipes  
30 euros

Il est 17 heures. Dans quelques minutes, le grelot de la porte va se mettre à tinter et il ne cessera de carillonner qu'à l'heure de la fermeture. Le ballet des maris, des amants d'un soir ou de toujours, des amoureux transis, de ceux dont l'amour est déjà un peu flétri va commencer. Tous ces hommes vont défiler, arpenter le magasin, observer un à un les bouquets, hésiter, choisir puis changer d'avis, finir par se décider, payer et repartir, les bras lourds et le cœur léger. Jusqu'au dernier qui se précipitera, à bout de souffle mais soulagé que la boutique ne soit pas déjà fermée. Un contretemps, une urgence, un coup de fil, une contrainte professionnelle, un embouteillage, un oubli... Autant de raisons qui ont bien failli lui faire manquer le rendez-vous de l'année ! Lui, il n'aura pas à choisir, il prendra le dernier bouquet, celui dont les autres n'auront pas voulu. Allez savoir pourquoi, ils ont tous leur charme, les bouquets de Solène ! Classiques, extravagants, audacieux, exotiques, élégants : gerbe passion, bouquet tendresse, brassée romantique, composition coup de foudre, coupe désir ... Il y en a pour tous les goûts.

Eclats d'un soir  
Coussin de gerbera rouges, asters, orchidées  
51 euros

Alors, lorsque cet ultime client aura refermé la porte derrière lui et que les notes assourdies du carillon s'évanouiront, Solène mettra un peu d'ordre dans la boutique, comptera la recette de la journée, fermera le tiroir-caisse, déroulera la grille de la devanture et puis elle rentrera chez elle, dans son petit deux-pièces, à quelques rues de là.

Etoiles filantes  
Panier d'asters, tulipes et clématites  
22 euros

Une fois chez elle, elle allumera les lampes disséminées un peu partout dans le salon ainsi que la télé. Elle se regardera dans le miroir et, plus encore que les autres soirs, elle se sentira fanée. Elle observera sa silhouette mince, desséchée, courbée, ployant sous le poids des tourments, comme une tige auréolée d'une corolle trop lourde. Elle s'affalera sur le canapé, trop fatiguée pour se préparer à manger. Un paquet de chips, un morceau de fromage ou de saucisson feront bien l'affaire. Elle grignotera sans appétit en se massant longuement les reins, le dos calé contre des coussins. Alors elle détaillera, un à un, les bouquets posés sur la table, le rebord de la cheminée, la commode, le guéridon : les invendus des jours précédents, des semaines passées, qu'elle a apportés chez elle et qu'elle laisse pourrir dans des vases. Des fleurs en décomposition, qu'elle ne se décide pas à jeter, même si l'odeur âcre de l'eau putride commence à envahir la pièce. Des bouquets à l'image de sa vie qui s'étiolent.

Fol espoir  
Leucodendron, Ilex, gerbera  
40 euros

Une collection de fleurs fantômes, de tiges dénudées, de feuilles flétries et de pétales morts qui, une fois tombés au sol, forment une flaque pâle de confettis décolorés qu'aucun souffle ne ride, qu'aucun vent ne disperse, et qui annoncent l'automne. L'automne de sa vie. Comme les années précédentes, Solène passera, seule, la soirée de la Sans-Valentin.

Crépuscule  
Bouquet de roses, feuillage, gypsophile  
18 euros

Laurence Marconi

## 1<sup>er</sup> Prix d'honneur : Épiphanies en Juin

C'est en passant devant une maternelle que je m'en suis aperçu. J'aurais dû m'en douter depuis longtemps, pourtant. Ce n'est pas que je haïsse les enfants, pas du tout. Certes, je les déteste un peu, mais pas plus que tout le monde, quand ce ne sont pas les siens, qui courent partout, crient, demandent à être soignés et font une poussée de fièvre juste les soirs où on doit sortir en visite. Il y aurait beaucoup à dire sur les enfants.

Ce dont je me suis rendu compte est bien plus vaste. Une centaine de petits s'égayait dans la cour de récréation derrière le grillage, vers les portiques ou les marelles. Ils me parurent une marée de blattes trotinant vers des miettes de pain, dès qu'on éteint les lampes. Eux, couraient dans la lumière de juin. Était-ce là la seule différence? Je l'ai dit, il ne s'agit pas des enfants, en fait. C'est tout l'espèce humaine qui se répand ainsi aux quatre coins du monde pour dévorer, creuser, extraire, pourquoi? -pour jouer, pour magnifier leur plaisir, comme si toute la planète leur était dûe. Si les cafards se reproduisent à grande vitesse, ne construisent ni Taj Mahal ni Tour Eiffel, et ne laissent derrière eux que leurs défécations, les humains, plus sophistiqués, accumulent des milliers de tonnes de déchets.

Justement, en tournant l'angle de la rue, je m'approchais de chez moi. L'employé d'un groupe d'immeuble sortait ses poubelles, et, comme c'était le «Jour des Encombrants» des objets étaient alignés près du porche. Radiateurs électriques à huile, écrans plats brisés, canapés défraîchis, matelas tachés, planches d'aggloméré, composaient les excréments de cette termitière aux cent appartements. Les uns après les autres, ils confirmaient ma réflexion .

Je franchis la porte de mon logement, pensif. Ma femme étendait le linge en pestant contre les draps, trop lourds. Le feuilleton sur l'écran de télévision égrenait sa litanie de platitudes sentimentales et de clichés sociaux, les uns après les autres, comme un ténia relâche ses anneaux. A peine avais-je baissé le volume, que ma femme me réprimandait:

« Déjà que tu pourrais m'aider - mais comme d'habitude, tu ne te rends compte de rien, moi, ce que je fais, ça n'existe pas!- au moins tu pourrais me laisser mes conneries, elles me distraient!» Je remontai le son et partis me réfugier dans les toilettes. Ces deux mètres carrés occupent, dans les habitations modernes, la fonction que tenait le cabinet de réflexion chez les aristocrates francs-maçons. Je ne suis pas juge de leur réussite dans cet usage, cependant. J'y parcourus tous les faits divers dans le quotidien régional. Des gens s'entretuent tous les jours. Règlements de compte, hold-ups ratés, arrestations confuses, et, bien entendu, drames familiaux.

« - Où es-tu? » je grommelai ma localisation depuis mon siège. Elle cria encore: «Rappelle-toi que Julien et Chloé viennent ce soir! Ton fils nous les laisse pour deux semaines! J'espère que tu as prévu quoi en

faire!» Je ne serai jamais tranquille. Mes petits-enfants ont trois et six ans. Evidemment, mon fils et sa femme travaillent. Ils ne vont pas faire la dépense de leur trouver deux semaines de vacances! Comme ça ils pourront partir plus loin en Août. Qu'est-ce que je vais en faire? Rester assis sur un banc en plein cagnard, pendant qu'ils cavalent comme des dératés dans le jardin public? Comment font les blattes? Elles ne s'assassinent pas entre elles, et n'exploitent pas les grands pères avec leurs larves! Elles ne partent pas en vacances non plus. Elles survivent aux radiations nucléaires.

Je remontai ma culotte, devant le triste constat de ma constipation, et là, au-dessus de moi, sur une étagère disposée prudemment en hauteur, je les vis. Ornés de rectangles rouges, bardés de points d'exclamations et d'avertissements, ils affichaient dans les coins des têtes de mort. Non, ce n'étaient pas des cartouches de cigarettes, encore que le tabac ait parfois le même usage. Des boîtes d'insecticides et de pesticides étaient venues s'installer là. Avant, elles se rangeaient sous l'évier, mais il était clair que ma femme avait commencé à organiser la maison pour accueillir les marmots. Donc ces poisons brillaient maintenant devant moi éclairés de plein fouet par le plafonnier qui leur était tout proche. Illuminés et sans ombre, ils m'accordèrent l'épiphanie de leur présence juste au moment où la télévision diffusait des accords grandiloquents, ceux qui soulignent la fin de tous les feuilletons ineptes, et de leurs génériques. Je frissonnai.

C'est le samedi vers les cinq heures que les portes automatiques et opaques de l'aéroport s'ouvrirent sur les deux enfants, après tout le reste des passagers. Tenant l'hôtesse par la main, une énorme étiquette pendue à leur cou frêle, ils arboraient le sourire ravi de ceux qui ont voyagé tout seuls. Ma femme et moi avions attendu debout une demi-heure pour ne pas les manquer. Elle s'était contorsionnée chaque fois que la sortie lui permettait d'enfiler un coup d'œil scrutateur, elle avait plusieurs fois failli perdre l'équilibre, s'était trouvée obligée de faire pardonner son empressement de grand'mère par quelque voisin offusqué. Moi, je savais que les choses et les gens s'étaient simplement arrangés à nous coincer ici pour que nous perdions notre temps. Selon ma logique, j'aurais dû être satisfait d'avoir passé ces trente minutes d'attente, mais les genoux me faisaient mal; pourtant, oui, quelque chose me consolait: mes prévisions étaient justes. Depuis que j'avais eu cette révélation, le long du grillage de la maternelle, les choses ne cessaient de m'apporter des confirmations. Le sort de la planète entière s'était dévoilé en un terme simple: les blattes. La prolifération asymptotique des blattes était le modèle de toute structure humaine, jusqu'à épuisement des ressources.

Après les baisers et les embrassades, les compliments de l'hôtesse, la monnaie pour les deux chariots à bagages, nous cheminâmes vers le parking, la descendance hissée chacun sur le sien, les équilibres instables, « non, on ne fera pas la course avec Grand'mère! ». Nous atteignîmes la caisse qui, châtement additionnel, nous exigea de payer pour cette attente inconfortable. En faisant la queue parmi les cafards trop blêmes déjà en tenue de vacanciers, shorts, tongs, aisselles et bras nus, je me remémorais

la fin de l'histoire: quand une cuisine abandonnée avait été nettoyée jusqu'à la dernière miette, les insectes affamés se dévoraient entre eux. Je tirai le ticket, la machine me remercia, et il y avait un sous-entendu de sa part: personne d'autre (d'autre que ma famille) ne m'avait adressé la parole, mis à part l'hôtesse, mais elle était payée pour ça. Le programmeur pensait-il comme moi, que les blattes ne parlent pas à leur nourriture?

Grand'mère avait prévu les choses à l'ancienne. On dînerait de coquillettes au jambon haché, suivies de petits-suisses. Un grand livre illustré espérait dans la chambre qu'on vienne l'ouvrir pour y déchiffrer ses lettres inconnues, et s'extasier sur ses illustrations en couleur et pleine page. Ma femme se trémoussait d'avance à la perspective de faire reconnaître les consonnes et les voyelles des mots petit et poucet, et de les faire prononcer. Mais avant, il fallait passer par la toilette du soir, et par le cabinet, que surplombaient, tels des astres purificateurs, les produits insecticides, loin au dessus du petit Julien, et pourtant si proches.

Dociles, ils le furent, mais seulement jusqu'à un certain point. Les brosses à dents reposées, les bouches torchées, ils filèrent vers leur chambre, et sautèrent sur le même lit, l'un près de l'autre. Julien agrippa son petit sac et procéda à l'extraction joyeuse d'un Gameboy qui se mit en service avec un son intolérable. Je sentis un sourire narquois s'épanouir sur mon visage, quand leur grand'mère, une fois les serviettes repliées, pénétra enfin dans la pièce. Le beau livre de contes gisait sur la moquette, ostracisé. Je crus voir, j'imaginai six petites pattes et une paire d'antennes s'attarder dessus, mais, non: la maison était vierge de tels parasites. Ils viendraient plus tard, après notre disparition, et dévoreraient notre littérature infantile dans le réel sens du terme. Je distribuai quelques baisers qui laissèrent les joueurs indifférents, et me retirai: « -je vais te faire la vaisselle! », ainsi ma femme pourrait profiter des cérémonies du coucher, si différentes de ses prévisions, et qui la décevraient.

Le soleil se leva à cinq heures cinquante-deux. Les volets baissés avaient conservé la chaleur du soir, les corps moites avaient humecté les oreillers. La batterie s'était épuisée, et le Gameboy gisait inerte. Une mouche perdue là errait sur les cheveux de Chloé, frottait ses pattes insouciantes, s'aventurait vers l'angle de la paupière, s'envolait brusquement pour tourner gaiement - si toutefois les 0,3 mm<sup>3</sup> de son petit cerveau connaissent de tels sentiments. Sur le trottoir, inquiétées par le soleil du samedi, les dernières blattes se glissaient vers des réseaux plus protecteurs. La motocyclette d'un fêtard attardé pétarada sur le boulevard réprobateur, tandis que le premier autobus, chargé des travailleurs du dimanche, faisait sonner ses pneus sur le goudron humide de rosée. Les premières mouettes, depuis les toits, quittaient leurs nids, et retrouvaient satisfaites le couloir aérien favori qui les menait vers leurs proies, et la nourriture de leurs poussins voraces.

Leurs cris m'éveillèrent tout à fait. Je me glissai hors de mon lit, jumeau de celui de ma femme. Elle était immobile, par dessus ses couvertures, abandonnée, dans une position inconfortable. Un silence parfait régnait chez moi. Très lentement, je m'approchai de la fenêtre de la cuisine. Tout l'Orient

de la création s'offrait là, les nuages éclairés de couleurs obliques peignaient leur fresque inimitable, les moineaux piaillaient dans les feuillages, en cet instant, l'humanité avait disparu, en tous cas, chez moi, elle était neutralisée. Je me tenais là, seul, à savourer la beauté du jour naissant sur notre planète.

Enfin, le soleil s'éleva, et me baigna le visage de sa chaleur, déjà. Six heures sonnèrent au clocher, solitaires et ignorées de tous. Je m'abandonnai à ce moment de pur bonheur, cette communion sans défaut, les mains ouvertes, la respiration comme oubliée, tel un arbre jouissant de sa photosynthèse, enivré des flux de sa chlorophylle, éperdu de reconnaissance, dans un instant sans mesure. Puis le réveil sonna loin derrière, dans ma chambre, et s'interrompit sous la main hésitante de ma femme. Nous ferons notre toilette, puis nous préparerons un délicieux petit déjeuner, pour Julien et Chloé. Je ne verrai personne s'entre-dévorer, et pourvu qu'ils n'aient pas à voir cela eux non plus! Ils sont tout ce que nous avons.

Michel Cernay

## 2<sup>ème</sup> Prix d'honneur : Revenir

10h59. Gare d'Eymoutiers.

Alice vérifie sa montre. Horaire respecté. Elle est partie de Brive ce matin à 8 heures précises. Trois heures qu'elle est dans ce train ! Encore autant et elle sera chez elle.

Finalement le temps a passé vite. Lecture, paysage qui défile, mais surtout pensées qui trottent dans la tête.

Pourquoi n'est-il pas venu la chercher ? Clermont-Brive en voiture, à peine deux heures...au lieu de ça, six heures et demie de train. Après tout, c'eut été la moindre des choses vu que c'est lui qui lui a demandé d'écourter son séjour.

Du lit où elle passait ses journées depuis sa sortie de l'hôpital, sa mère avait souri tendrement : « c'est bon ma fille, ça va bien maintenant, le plus dur est passé. Bientôt je pourrai me lever. Ne t'inquiète pas, mais j'aurais bien aimé les voir quand même, rien qu'un peu. »

Oui ! Elle aussi aurait bien aimé que Louis et les enfants viennent la chercher l'espace du week-end.

Pas le temps, trop de travail pour Louis, trop de copains pour les enfants.

Alice, elle, a le temps puisque c'est à eux qu'elle consacre sa vie.

Sa vie ? Le quotidien bien huilé d'une femme mariée, d'une mère au foyer. Épouse et mère. Mais pendant quinze jours elle avait pu être fille. S'occuper de sa mère à son tour. Le coup de téléphone, l'annonce de l'infarctus. La peur passée, tout danger écarté, elle avait presque été heureuse de ce coup de pouce du destin. Revenir dans la maison maternelle, sur les hauteurs de Brive, passer un mois avec sa mère. Une parenthèse ouverte dans laquelle Alice s'était engouffrée, comme affamée de tendresse et de souvenirs.

Mais le devoir l'avait appelée.

Fermée la parenthèse.

Louis ne s'en sort pas. L'intendance, c'est pas son truc : c'est ainsi qu'il l'a formulé. Et la voilà qui cogite maintenant. Elle est donc l'intendante. Il aurait pu dire : « tu me manques, tu nous manques ». Pincement au cœur. Jusqu'à présent elle n'en avait pas pris conscience. Tout lui semblait logique, dans l'ordre des choses. Elle aimait même que l'on ait besoin d'elle. Faire en sorte que tout aille bien chez eux, que personne ne manque de rien. Les choyer comme des princes, tous les trois. Cela faisait partie du contrat invisible qu'elle avait tacitement signé. Parfois elle se sentait coupable de ne pas travailler et redoublait d'efforts, ne sachant plus quoi faire pour justifier ce privilège.



D'autant que Kévin et Manon allaient bientôt quitter la maison.

La maison, trompeuse métaphore pour dépeindre leur appartement coincé dans un immeuble du centre-ville. Alice s'efforce de lui donner une âme, mais elle ne s'y plaît pas. Elle ne l'a jamais dit. Louis estime que l'endroit où l'on vit n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est son travail et tant pis pour les déménagements successifs qu'il aura générés. Ne pas s'attacher aux lieux. Les enfants s'y plaisent. Près de tout, lieu de passage où ils rentrent dormir. Lieu de passage où elle reste.

Elle ne saurait dire si le fruit de sa réflexion est la conséquence directe de sa parenthèse inachevée, mais tout lui paraît triste depuis qu'elle a quitté la maison maternelle. Voyage monotone, paysage se répétant sans fin. Les arbres, qu'on dirait calcinés tant ils tendent vers le ciel en de funèbres suppliques leurs branches dénudées, cèdent peu à peu le terrain aux sapins, tristes sires vêtus de vert obscur. Les ardoises couvrent sombrement les toits, et les champs sont saturés de pluie. Désolante monochromie. Mais il en est toujours ainsi l'hiver. Elle le sait. En d'autres temps, elle aurait simplement pensé que la nature se préparait pour la renaissance du printemps et aurait même trouvé belle cette tristesse. Non, ce n'est pas cela...et elle sait que sa mère a ressenti la même mélancolie quand elle l'a quittée. Comme si elle pressentait ce dont elle-même n'avait pas conscience, elle a veillé à faciliter son départ, lui répétant de ne pas s'inquiéter, que sa famille avait besoin d'elle.

12h24. Le train s'arrête en gare d'Ussel.

Toujours aussi sinistre en cette saison. Elle se secoue. Demain sera meilleur. C'est ainsi qu'elle procède. Elle a toujours mis de côté ses états d'âme, personne autour d'elle n'imaginant qu'elle put même en avoir ! Le train repart. Encore deux heures avant Clermont.

Plus l'heure de l'arrivée approche, plus elle sent son ventre se creuser, pour se remplir d'un gouffre. Elle connaît cette douleur, celle de la déception, celle de l'amertume.

Mercredi, Manon au téléphone :

- « Maman, tu reviens quand ? ». Deux secondes d'espoir. « Je veux faire un marché de Noël, il me faudrait une centaine de crêpes ». Retour sur terre. Cruel.
- « C'est quand ton marché ? »
- « Dimanche »
- « Ma chérie il va falloir que tu les fasses, je ne peux pas déjà laisser mamy. »
- « Attends, ça va faire bientôt quinze jours que t'es là-bas. Et nous alors ? »
- « Je sais, ma chérie, mais parfois dans la vie il y a des priorités ».
- « Ah je croyais que ta priorité c'était nous ! De toute façon papa doit t'appeler parce qu'il en a marre de devoir tout gérer. Tu ne te rends pas compte, il n'a pas que ça à faire. »

Alice n'avait rien dit, comme d'habitude, et avait raccroché. Grosse boule dans la gorge. Mais, ô miracle, sa fille, pour une fois, ne l'avait pas affublée du ma pauv'mère habituel.

Le soir-même, Louis avait rappelé, et convaincu la brebis égarée de rentrer à la bergerie.

- « Qui vient me chercher ? »

Silence...

- « Ben oui, je ne vais pas refaire ce trajet en train, non? Si tu ne peux pas, demande à Kévin. Après tout, s'il n'avait pas pris ma voiture, je ne serais pas en train de me creuser la tête pour savoir comment je vais rentrer. »

- « Y a pas de quoi se creuser la tête. Le choix est vite fait ; moi je ne peux pas et Kévin passe le week-end à Grenoble. »

Nouvelle boule dans la gorge. De plus en plus difficile à avaler..

Kévin à Grenoble... sûr que c'est mieux que de venir chercher sa mère... Elle ne sait plus maintenant. Ne leur trouve plus d'excuses. N'est-elle pour eux que celle qui fait le ménage, veille à ce que le réfrigérateur soit toujours plein, s'occupe de leur linge, de leurs repas ? N'ont-ils aucun souvenir de ce qui fut ? Qui les a mis au monde, les a bercés, nourris, élevés, a apaisé leurs peines et leurs douleurs ? Leurs premiers pas, leurs premiers mots, les devoirs chaque soir, les nuits passées à avoir peur, à veiller, à les écouter respirer pour jouir simplement du bonheur d'être mère ...

Manon, oui elle fera ses crêpes parce que c'est écrit.

Louis...

14h22. Gare de Royat-Chamalières

Plus que six minutes.

Alice prend sa trousse de maquillage et se dirige vers les toilettes.

Être belle pour lui, toujours. Mais pourquoi ? Pour lui faire honneur, pour être sa fierté, sa petite femme à lui. L'intendante... et lui, que fait-il pour lui plaire ? Qu'il le veuille ou pas, lui aussi a vieilli. Pourquoi prouverait-il quoi que ce soit quand elle est toujours là, pendue à ses basques, devant le moindre de ses besoins. Quant aux désirs, elle ne sait pas. Peut-être les assouvit-il ailleurs ? Bizarrement cette idée ne lui procure pas la douleur escomptée. Même plus jalouse, plus amoureuse. À quel moment a-t-elle cessé de l'aimer ? Deux petites semaines auront suffi à lui ouvrir les yeux ? Ils ne s'aiment plus et c'est un fait.

Alice regarde sa montre : 14h24. Se penche sur la glace et s'interroge :

Qu'as-tu envie de faire ?

Veux-tu continuer ?

N'ont-ils plus que besoin de toi ?

Qui es-tu ?

Elle se redresse, soupire profondément. Elle sait ce qu'elle voudrait. Elle voudrait rentrer chez sa mère, s'occuper d'elle jusqu'à ce qu'elle guérisse. Elle voudrait profiter de ce temps pour trouver un travail. Elle voudrait chercher une toute petite maison, avec un jardin planté d'arbres et de fleurs. Pas un appartement.

Elle range son maquillage, elle n'en a pas besoin, et regagne son fauteuil.

Elle imagine les retrouvailles :

Louis : baiser formel, rapide et distrait, courses au supermarché, appartement et linge à l'envers. Même pas surprise. Choses rentrées dans l'ordre.

Kévin : retour de week-end, jette son sac à terre et fonce sur le frigo : « qu'est-ce qu'on bouffe ? Ah salut m'man. T'es revenue ? » Baiser formel, rapide et distrait sur la joue.

Manon : prête à partir avec une copine, « salut m'man, je file, ne m'attendez pas ce soir ». Baiser formel, rapide et distrait sur la joue.

Pas de « et comment va mamy ? », ni de « et toi comment ça s'est passé ? » encore moins de « ça fait du bien de te revoir »...

14h28. Gare de Clermont-Ferrand.

Les autres voyageurs se lèvent avant l'arrêt pour saisir leurs bagages. Ce n'est que maintenant qu'elle les voit. À aucun moment, depuis son départ, elle n'a eu la sensation de ne pas être seule. C'est ici et maintenant qu'elle semble s'ouvrir au monde.

Le train freine bruyamment et s'arrête enfin. Six heures trente de trajet, six heures trente dans une vie, pour une vie. Le rideau de sa fenêtre est légèrement tiré. Elle y appuie sa tête. Dix minutes d'arrêt. Il y a foule sur le quai, pourquoi se bousculer. Balayant tous ces anonymes courant vers leur vie, elle cherche un visage auquel se raccrocher, la chaleur d'un regard capable de faire bondir son cœur, quand elle l'aperçoit. Louis a l'air impatient, elle le fait attendre et il déteste ça. Sans complaisance elle l'observe. Deux semaines sans le voir et rien ! Non rien ! Elle ne ressent rien en le voyant, même pas de la tendresse. Vingt-et-un ans ensemble et rien. Son cœur n'a pas bondi. Lui, il n'est même pas inquiet, il fait les cent pas, regarde l'heure toutes les dix secondes.

14h33. Le quai est vide ; il longe les wagons. En mari prévenant, il aurait dû s'inquiéter du numéro de sa voiture, savoir où la chercher. Il prend son téléphone, pianote avec agacement. Le téléphone d'Alice sonne dans le vide. Et s'il n'y avait plus d'abonné à ce numéro-là...

14h37. Le départ est annoncé. Alice prend son téléphone enfin redevenu muet et attend.

14h38. Elle compose le numéro de Louis, ajoute en destinataires Kévin et Manon et tape son message. Oh ! Rien de bien lyrique, aucun regret ni demande d'excuses :

« Je suis ailleurs, là où vous n'êtes pas. »

Puis elle ferme les yeux pour ne plus voir le quai. Lorsqu'enfin le train démarre, elle appuie sur la touche envoi de son téléphone avant de l'éteindre.

Christine Borie

# Règlement Général 2015

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

## 1. Intitulé

Prix de la nouvelle «Gaston Welter» - Ville de Talange

## 2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

## 3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires.

Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.

- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

#### **4. Modalités d'envoi**

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle «Gaston Welter»  
Hôtel de Ville  
Service culturel  
BP 1  
57525 TALANGE

#### **5. Date limite d'envoi**

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du **15 février 2015** et ce jusqu'au **mardi 30 juin 2015** inclus.

#### **6. Récompenses**

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1er Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2ème Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3ème Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

#### **7. Résultats et cérémonie de remise des prix**

**Les participants seront prévenus des résultats au plus tard le 31 décembre 2015.**

En 2016, les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

#### **8. Internet**

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur : [www.talange.com](http://www.talange.com)  
et <http://prix-gaston-welter.over-blog.com>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

#### **9. Renseignements complémentaires**

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

## Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

